

Clara Cernat

La Mandoline de Lviv



Prologue

Mars 2022

Crépuscule. La neige fine a couvert d'un habit de voile blanc la terre glacée.

Six pas avancent dans le silence.

Au loin, les voix des canons et des armes à feu se répondent, avec haine.

Autour de la jeune femme, un champ désertique. Elle avance, serrant dans sa paume gauche la petite main de son fils de sept ans. A sa droite marche sa fille de dix ans.

Jour et nuit, traversant le pays d'est en ouest, leur vie dans une valise, ils marchent par les champs gelés.

Le petit garçon porte un sac à dos, et, dans sa main gauche, il serre un violon minuscule, dans une belle boîte bleu marine. Il n'a pas pu l'abandonner le jour où tout s'est effondré dans sa vie.

- Maman, j'ai froid et j'ai soif.

La femme s'arrête, lui donne à boire quelques gouttes de la réserve d'eau qu'elle surveille avec attention.

- C'est loin, Lviv ? demande la fillette. La dernière fois, en train, cette ville ne m'a pas paru être au bout du monde.

- Nous devons continuer à marcher, mes anges, dit la mère. Je sais que vous êtes exténués ! A Lviv, votre tante affectueuse nous accueillera. Vous vous souvenez de ses délicieux gâteaux ?

Elle soupire profondément en pensant à son enfance heureuse à Lviv, se demandant intérieurement si la ville ne sera pas bombardée demain.

Mais, très vite, elle se ressaisit et s'adresse aux enfants :

- Tenez, pour que le chemin vous paraisse moins long, je vais vous raconter une histoire.

1 Il était une fois, dans la lointaine ville de Lviv, une vieille maison qui, par ses fenêtres, regardait les siècles passer dans la rue.

Comme dans toutes les maisons avec un toit, il y avait un grenier où s'entassaient des souvenirs, lourds et légers, des objets oubliés par le temps, tout un capharnaüm poussiéreux où la lumière du jour n'entraît que par deux petites lucarnes.

Parfois, les nuits sans nuages, la Lune glissait sa lumière froide et majestueuse par ces mêmes lucarnes et frôlait de son regard certains des objets abandonnés, qui recevaient en vibrant de plaisir les caresses de l'astre.

C'était alors un moment d'invisible bonheur.

Les objets ont-ils une âme ? La réponse demeure cachée dans leurs propres souvenirs que, parfois, sur un rayon de lune, ils expriment en chuchotant.

« « « » » »

- Tu dors ? demande une voix basse en secret.

C'était un vieux grand Chapeau comme on n'en voyait plus depuis longtemps. Il était vraiment impressionnant, presque blanc, avec des bords immenses et une forme inimitable.

- Non..., répond une voix rêveuse et cristalline.

C'était une Mandoline en bois de rose d'une grande finesse, marquetée de nacre. Elle reposait ses formes en amande sur un vieux canapé en velours cramoisi.

- A quoi penses-tu ?

- Je pense à Ma Reine...

- Moi, j'ai froid !

- Patience ! Il y a tant de temps que les saisons s'enchaînent dans ce lieu. La chaleur et le parfum des fleurs monteront bientôt jusqu'à nous, tu le sais, même si c'est la première fois que tu m'adresses la parole.

- Je le sais, mais l'hiver je déprime toujours.

- Moi, j'essaie de réchauffer mon cœur avec mes souvenirs. Je commence toujours par les plus chers. Ah ! Ma Reine...

- Elle était belle, ta Reine ?

- Belle ? Je ne sais pas. Elle fut, dans sa jeunesse, une beauté renommée. Moi, je l'ai connue triste, un peu âgée. La solitude et le veuvage la rendaient nostalgique.

Je me rappelle ce jour quand, depuis ma vitrine à Rome, je regardais distraitemment la rue. Cette femme élégante s'est arrêtée devant moi et m'a fixée, longtemps.

J'ai rougi intérieurement, j'étouffais ! Elle m'a choisie, elle m'a touchée. J'ai vécu ce jour-là le premier bouleversement de ma vie.

Avant, je n'avais connu que les mains rugueuses de mon maître, qui m'a créée. Il a tendu mes premières cordes, m'a fait vibrer pour la première fois. A vrai dire, la vitrine de son atelier ne me plaisait pas trop, mais, bon an mal an, je m'y étais habituée.

- Et alors, cette dame élégante, avait-elle un chapeau ?

- Un chapeau ?... Oui, oui ! Un chapeau très beau rehaussé d'une superbe plume d'autruche, qui mettait en valeur une coiffure exquise. Elle avait aussi un parapluie.

Je me rappelle son premier toucher : je sens encore ses mains très fines, froides et humides à cause de la pluie qui tombait à verse.

2 - Tu vois, un chapeau c'est important. D'ailleurs, des chapeaux comme moi, c'est rare, il n'y en a même plus aujourd'hui.

J'abritais mon maître en même temps du soleil et de la pluie, je lui donnais son rang !

Ces temps sont si lointains ! Ça devait être en 1262, 1263... Oui ! C'est pendant ces années que j'ai le plus voyagé, je m'en souviens comme si c'était hier : les larges paysages, le trot de notre fidèle compagnon, le cheval, qui nous amenait de village en village, le respect des gens envers mon maître. Cela m'impressionne toujours, même en souvenir !

- Que faisait-il, ton maître ?

- Il était percepteur de taxes auprès de l'Empire de la Horde d'Or, s'exclame le Chapeau avec fierté.

Ce fameux empire a soumis des contrées infinies, d'Asie en Europe. De mon temps, son chef était le fils aîné du grand Gengis Khan !

- Une histoire impressionnante, celle des empires... j'en connais d'autres, dit la Mandoline en soupirant.

Moi, j'étais heureuse d'accompagner Ma Reine, ce jour de pluie en sortant pour toujours de la boutique de mon père à Rome.

Elle était douce, rêveuse, elle avait des doigts de fée. Elle me choyait : j'avais une place attitrée dans son salon, je reposais sur une petite table couverte de soie. Elle ne m'enfermait jamais dans ma boîte, c'est ainsi que j'ai pris le goût de la liberté.

- La liberté ! Moi je n'ai connu que ça. Le vent, le galop, l'immensité des steppes !

Parfois, ce vent fou me renversait sur le dos de mon maître, j'adorais ce moment, et lui aussi ! Je sentais son bonheur, car il chevauchait avec une passion fouguese ! Ses cris de joie, si sauvages qu'ils puissent paraître aujourd'hui, m'enchantaient !

- Ma Reine, elle, ne criait jamais, elle parlait peu, d'une voix fluide et mélodieuse, pas fort du tout. Parfois, je tendais l'oreille pour entendre sa voix cristalline, mais je ne comprenais rien de ce qu'elle disait. Elle parlait une langue mystérieuse, puis une autre, puis, soudain, quelques mots d'italien qui me remettaient un peu les pieds sur terre. Je suis née à Rome, je suis italienne quand même !

Malgré cette barrière de la langue, je la ressentais, ma chère Reine.

Elle s'appelait Marie-Casimire de La Grange d'Arquien. De naissance française, elle fut reine de Pologne.

Les jours de pluie, elle m'approchait, posant sur moi son regard de braise, me prenait dans ses bras et jouait des accords doux et plaisants. Puis, le regard perdu au-delà des murs du salon, elle chantait.

Avec ce chant, elle appelait en souvenir son Roi. Un tendre regard illuminait alors son visage.

- Elle était amoureuse ? A son âge ?

- Mais oui ! Je l'ai senti tout de suite. Peu à peu je pénétrais son histoire.

3 Ce roi avait été un grand, grand roi ! Je l'ai appris des années plus tard, après avoir accompagné Ma Reine de Rome à Blois, en France.

- Il a régné quand, ce roi ?

- Mmm... Un peu avant ma naissance. Voyons... je suis née en 1697 et il a régné de 1674 à 1696.

- Dis-donc, tu es précise ! Pas comme moi !

- Oui, mais c'est plus facile : les rois, on ne les oublie pas, surtout les très importants !

Le roi de Ma Reine a marqué les destins des hommes ! Il a gagné des batailles importantes, c'était un grand chef des armées !

- Incroyable ! Elle t'a raconté tout ça ?

- Non, je l'ai compris beaucoup plus tard. C'est son neveu qui m'a dévoilé le secret.

- Comme je te l'ai dit, elle était française, mais elle a vécu de nombreuses années en Pologne, à la cour de Varsovie. C'est là qu'elle a rencontré son grand amour, Jean Sobieski, le célèbre chef des armées, qui allait devenir roi. Elle était la dame de compagnie favorite de la reine de Pologne, française également.

- Ha, ha, ha ! Ça me fait rire ! Moi qui suis tatar... enfin... turco-mongol, je trouve ton histoire drôle. Elle voyage partout : l'Italie, la France, la Pologne... je m'y perds un peu, venant des lointaines contrées de l'Orient et connaissant si peu ce coin du monde.

La Mandoline lui coupa vivement la parole :

- Pourquoi en rire ? L'histoire est complexe, tu sais. J'ai traversé des siècles et j'ai compris cela. Tu devrais me faire confiance.

- Je te crois. Pardon...

- Je vais te dire un secret : le grand roi Sobieski est né près d'ici, au château d'Olesko !

- Ça alors ! Je n'avais jamais pensé que notre ville de Lviv... Lvov... Lemberg... Leopoldis... Lwów... soit si pleine de contes, de châteaux et de rois ! C'est une chance pour moi de couler mes jours et mes nuits tranquillement dans ce grenier.

- Oui ! C'est émouvant. Je partage ton sentiment concernant le grenier.

Mais pourquoi tant de noms pour cette ville ?

- C'est une bien longue histoire, chère Mandoline. Je te la conterai une autre fois.

Revenons maintenant à l'incroyable amour de Marie Casimire et Jean Sobieski. Tu disais ?

- Cet amour, au début, était secret. Ils ont dû inventer un code pour leurs lettres. C'est très romantique !
- Tu veux dire qu'ils s'écrivaient des lettres d'amour qui ressemblaient à des comptes d'épicier ?
- Exactement ! Tu me suis !

Le temps passait. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Le roi Sobieski remporta une grande bataille en défendant Vienne, le 12 septembre 1683. Il fut tellement brave qu'il gagna l'admiration de ses adversaires, les turcs, qui composaient une armée redoutable commandée par le Grand Vizir Kara Mustafa.

Suite à cette victoire, les turcs le surnommèrent « Le Lion de Pologne ». Le Pape et les dignitaires étrangers l'appelèrent « Le sauveur de Vienne et de la civilisation occidentale » !

Marie et Jean vécurent heureux de nombreuses années, mais, un jour, la Reine se retrouva seule. Son grand héros était parti à jamais !

Devenue veuve, elle s'en alla à Rome où elle me rencontra. J'ai l'orgueil d'avoir comblé quelques heures de sa solitude.

Dans la Cité éternelle, elle menait une vie sobre mais tournée vers l'Art, la seule chose qui mettait du bonheur dans son existence.

4 - Tu as dû beaucoup jouer dans ta longue vie, n'est-ce pas ?

- Oui, beaucoup. Ma Reine n'était pas une virtuose, elle savait caresser quelques accords, mais cela me suffisait. Elle avait une superbe voix et, parfois, elle chantait. J'étais folle de joie en ces moments !

Un jour, bien des années plus tard, en 1715, à Blois, entra dans le vaste salon un beau jeune homme, élégant, impressionnant.

Il m'approcha et je sentis tout de suite son agréable parfum qui me charma.

Ma Reine était présente, elle l'encouragea à me jouer.

Oh, quel moment !

Il jouait divinement, mes notes pétillaient de joie ! Il s'arrêta brusquement au milieu d'un crescendo et me posa sur la table, presque en s'excusant. J'étais abasourdie, tout avait basculé. J'avais connu cette énergie, cette fougue, cet entrain de la virtuosité ! Ce fut le deuxième bouleversement de ma vie.

J'ai passé une nuit blanche. Le lendemain matin on m'a installé soigneusement dans mon étui que j'avais oublié, tellement Ma Reine m'avait appris la liberté.

- Tu es partie alors ?

- Oui, j'ai quitté Blois et je n'ai jamais revu Ma Reine. C'est mieux ainsi : partir sur le champ, sans tristes accolades. Je pense qu'elle a voulu m'éviter une déchirure au cœur.

Commodément installée dans ma boîte, j'entendais des voix inconnues et les sabots des chevaux. J'ai compris que je voyageais à nouveau dans un carrosse, comme lors de mon premier périple, de Rome à Blois.

Je m'endormis, me laissant porter par le destin.

Quand l'étui s'ouvrit, il faisait grand jour. Je fus éblouie par la lumière vive que le soleil prodiguait généreusement.

Devant moi se tenait le superbe jeune homme qui m'avait appris mes premiers délires musicaux.

Mon cœur frémit.

Il y avait du monde autour de lui, les gens le traitaient avec respect. J'ai compris qu'il devait avoir un rang important.

- Où avais-tu atterri ?

- Tu ne vas pas le croire : à Varsovie, lieu des premières amours de Ma Reine et de son roi !

Mon nouveau maître était le neveu de la reine, prince et officier dans l'armée polonaise. Il se prénomma Stanislas.

- Tu as été amoureuse de lui ?

- Oui, c'est mon grand amour. Il n'y avait que lui qui savait me faire sonner du plus profond de moi-même. La musique devient émouvante seulement si l'on atteint l'état de grâce de l'amour sans limites.

J'ai vécu de nombreuses années de bonheur avec Mon Prince ! J'étais capable de lire ses pensées, tellement nous nous connaissions. Il aimait tant me jouer qu'il m'emmenait toujours en voyage. Je m'étais habituée à cette vie de délices, de complicité, d'échanges.

Ainsi, au gré de ses nombreux voyages, je suis arrivée à Lviv. C'était en 1768, si ma mémoire est bonne.

Tout de suite, j'ai adoré ces lieux. Cette ville est pleine de vibrations !

Entre-temps, toute seule, j'avais appris le polonais et plusieurs langues humaines. Stanislas s'exprimait magnifiquement en français, en russe, en italien, en allemand, et bien sûr en polonais. Il m'impressionnait !

Tu sais, il était ce genre de personnalité rare : cultivé, élégant, raffiné.

- Intéressant ! Je n'ai jamais rencontré un tel personnage. Moi, j'ai connu les gens des steppes, les petits villages pauvres, un autre monde. Es-tu sûre que nous avons vécu sur la même planète ?

- Certainement, sinon nous ne nous trouverions pas dans ce grenier ensemble. Cette planète, c'est la Terre. Ses richesses et ses contrastes sont parfois surprenants.

La Mandoline soupire profondément.

Quelques années après mon arrivée à Lviv, j'ai vécu un grand choc. Je ne m'en suis jamais remise. C'était en 1772. Cette année-là, les armées autrichiennes avaient pris possession de la ville. Lviv et sa province avaient été englobées dans l'Empire des Habsbourg. Pour moi, ce fut une période de silence.

- Voyons ! Tu es toujours là ! Que s'est-il passé de si triste ?

- Il a été fusillé, mon Prince. Ah ! Quel terrible moment lorsque je l'ai appris ! J'ai ressenti un grand tremblement dans ma caisse de résonance. Seule dans la nuit, pour la première fois de ma vie, j'ai crié de douleur, longtemps.

Puis je me suis endormie, plongeant dans la solitude et l'oubli.

« « « » » »

5 Une troisième voix, timide, s'élève alors sous les rayons de la Lune.

- L'oubli... C'est une chose que j'ai vécue aussi. Après les grandes blessures, c'est comme si l'on s'abandonnait au néant.

La Mandoline scrute avec intérêt le coin sombre d'où résonne cette fine voix mélodieuse. Elle devine les formes élégantes d'un instrument allongé sur un carré de soie déchirée et entrevoit les veines moirées du bois qui resplendissent en dépit de l'épaisse couche de poussière accumulée au fil des ans.

- Bonsoir ! Hum hum ! Je ne me suis pas exprimé jusqu'à présent car je suis un grand timide. Je vis pourtant à vos côtés depuis un bon moment.

Je suis un violon klezmer.

- Klezmer ? demande le Chapeau de sa voix rustique.

- Oui. La musique klezmer occupait toute la vie de mon dernier maître. Mais en fait, je suis né en Bohême. Connaissez-vous la Bohême ?

Un silence profond répond à cette épineuse question géographique.

- Mmm...non...pas trop, murmurent ses compagnons de grenier.

Le Violon inspire profondément :

- La Bohême est un lieu magnifique, où le soleil et les prairies vertes dialoguent tous les jours, où il y a beaucoup de papillons et d'innombrables fleurs. Bref, pour moi, c'était le Paradis !

Mon maître, mon père, le luthier qui m'a fabriqué, m'adorait. Il me jouait toutes les semaines. Il ne jouait pas bien mais je sentais son amour pour moi, pour la musique et les belles mélodies populaires qu'il ne cessait de répéter.

Je suis né en 1780, peu après la disparition de ton beau prince polonais.

Mes premières années en Bohême, heureuses et insouciantes, ont pris fin lorsque j'ai été acheté par un violoniste autrichien qui m'a emmené à Vienne. Herr Professor Hans Ebner jouait au pupitre des premiers violons dans l'Orchestre de Vienne et il enseignait à l'Académie de Musique. Il était très respecté.

Vienne, quelle ville ! Quel monde ! Quel public !

- Il ressemblait à quoi ce public ? demandent en chœur le Chapeau et la Mandoline.

- Le public des concerts de Vienne était attentif et très assidu. J'avais eu la chance d'atterrir dans ce grand monde. De merveilleux musiciens jouaient de leurs instruments avec une précision et une douceur émouvantes. Je vibrais aux côtés des violons italiens. Quels moments suspendus, quel bonheur !

Et puis, j'adorais recevoir les applaudissements. C'était sublime !

J'ai joué durant plusieurs décennies à Vienne, dans les orchestres. Plus les années passaient, plus je prenais de l'aisance. Le monde changeait ; moi, j'embellissais. Mais un jour, tout a basculé.

- Oh ! Un drame ? demande la Mandoline.

- Je ne sais pas. Ma vie a pris un autre chemin. J'ai été volé !

- Oh, c'est terrible ! Comment vivre une chose pareille ? s'exclame le Chapeau.

- Rassure-toi, dit le Violon, c'est tout de même mieux que **de** vivre abandonné dans ce grenier.

- Tu as peut-être raison, dit la Mandoline tristement. Après tout, être volé, c'est aussi être désiré.

- Exactement ! Comme j'avais une sonorité en or, j'attirais les jalousies, les convoitises. Un jour, enveloppé seulement de mon manteau de soie, je me suis réveillé quasiment étouffé dans une étreinte inhabituelle. Mon nouveau maître courait, c'est lui-même qui m'avait volé. Avec le temps, je lui ai pardonné. C'était un artiste, il m'adorait.

C'est sûr, son geste est inacceptable ! Il était pauvre, il voyageait tout le temps et, en jouant, il me chargeait de son chagrin et de ses joies.

- Tu as aimé cette vie nomade ? demande la Mandoline.

- Je l'ai adorée ! Elle ne ressemblait en rien à la vie luxueuse que j'avais menée auparavant. Mais qu'elle a été belle, cette vie d'errance, de foires, de chemins défoncés par les pluies, de sommeil à la belle étoile !

Pavel - c'était le nom de mon nouveau maître - ne me soignait pas trop. J'avais une boîte rustique, je n'avais plus de belle maison, plus de manteau en soie, mais il m'aimait !

- C'est le plus important, chuchote la Mandoline en soupirant.

- Oui, je pense. Il m'aimait tant qu'il lui arrivait de m'embrasser ! C'était un moment fabuleux : après m'avoir fait crier tous ces chants enjoués et endiablés, il me regardait et m'embrassait en me remerciant sans paroles.

Mais un jour d'hiver glacial, trop vieux pour pouvoir encore jouer, il m'a vendu : il avait besoin de bois pour se chauffer.

Quand j'ai senti qu'il ne me jouerait plus, le voyant tant souffrir du froid, j'ai eu peur de finir dans un bon feu bien chaud où mon noble bois de Bohème ferait... des étincelles !

- Tu as peut-être échappé de justesse à ce destin ! Mais, tout de même, qu'il est vulgaire d'être vendu ! J'ai connu cet affront une seule fois dans ma vie, à Rome. Ma Reine m'a bien soignée, ainsi j'ai pu oublier cette humiliation.

Mon nouveau maître était un monsieur charmant. Tout de suite, il m'a procuré le confort d'un étui luxueux et m'a nettoyé, car les années de voyage m'avait couvert d'une strate de crasse repoussante ! Il n'était pas un musicien professionnel mais il jouait avec beaucoup de talent et de finesse. J'aimais vibrer entre ses mains !

- Oh ! Comme je te comprends. C'est lorsque nous rencontrons le partenaire idéal, que nous sommes épanouis, nous, instruments de musique !

6 - Mon maître s'appelait David et je suis arrivé à Lviv avec lui en 1930, poursuit le Violon. Il me traitait d'une façon telle que je me suis tout de suite senti de la famille. C'est avec lui que j'ai découvert la musique klezmer.

Pavel, mon précédent maître, m'avait appris tant de chants ! Sa fougue m'étranglait parfois et son chagrin m'étouffait : il jouait de la musique tzigane. Il adorait me faire imiter les oiseaux, en particulier l'alouette.

- Je comprends. Pourtant, les musiques klezmer ou tzigane me sont inconnues, elles ne sont pas dans mon répertoire, dit la Mandoline.

- Ah, que la musique est vaste ! Quelle chance j'ai pu avoir, dans mon passé, de jouer des menuets et des gavottes à Vienne, des chants de la terre en Bohème, des rêveries tziganes un peu partout et des rhapsodies klezmer !

Mais alors, j'ai compris que je vivrais plus longtemps que mes maîtres, et cela m'attristait profondément.

- C'est vrai, dit la Mandoline, c'est la chose la plus triste de nos vies d'instruments de musique : voir nos maîtres nous quitter, perdre leur trace, savoir qu'ils ne seront plus jamais là.

A la mort de mon cher Prince, j'ai sombré dans le silence et l'oubli. Avec le temps, je ne sais plus quand, ni comment j'ai atterri dans ce grenier, presque endormie, morte de chagrin.

Combien de temps ai-je passé dans cet état de coma musical ? Cent ans, peut-être plus ?

Le Violon sourit dans le noir et lui répond à voix basse.

- Deux siècles et demi !

- Tant d'années ! Ah ! J'ai perdu la notion du temps. Dans mon mutisme, j'étais coupée du monde. Que s'est-il passé depuis ?

Le Chapeau, que l'on croyait endormi, répond :

- Bien des choses. Des guerres, des amours, des révolutions ! Ce soir, tu m'as demandé pourquoi cette ville porte tant de noms différents. Eh bien, sache que, pendant ton sommeil, Lviv a changé sept fois de nationalité : polonaise, autrichienne, ukrainienne occidentale, polonaise à nouveau, allemande, soviétique et enfin ukrainienne. Tu comprends à présent pourquoi elle a porté tant de noms.

De mon côté, je suis trop vieux pour me laisser impressionner par ces événements qui ont dû bouleverser les vies de pas mal de gens.

Le Violon lui coupe la parole de sa voix élégante.

- Le bouleversement est parfois essentiel à une existence. Chère Mandoline, tu as dormi durant deux cent cinquante années. Pendant ce temps, cette ville a connu la prospérité, de très beaux bâtiments ont vu le jour. L'Opéra, par exemple : c'est un lieu d'exquise beauté. Mon maître m'y amenait de temps en temps.

David était bon, il était marchand de jouets. Il souriait souvent et sa boutique se trouvait en bas de cette maison. Je lui tenais compagnie le soir, quand il me jouait pour se détendre après une journée d'intense labeur.

Je ne sais pas comment les choses se sont gâtées. L'heure de la guerre a sonné à nouveau et tout est devenu triste, sombre, menaçant. Les musiques n'avaient plus leur place dans le cœur des gens, qui craignaient pour leur vie.

Un soir, David et sa famille ont quitté la maison précipitamment. Je ne les ai jamais revus. Mes beaux chants klezmer se sont tus.

Puis je me suis endormi, comme toi, tant les hommes m'ont fait peur.

La musique peut nous rendre heureux, mais lorsqu'elle se tait c'est un mauvais présage : c'est la fin d'un monde ! Heureusement, comme le printemps, elle revient toujours panser les plaies des cœurs et embellir la vie.

Après mon lourd et triste sommeil, merci de m'avoir réveillé et écouté ce soir. Je suis content d'avoir discuté avec vous. Bonne nuit !

- Bonne nuit, répond le Chapeau. Je dois dormir car je suis le doyen et le gardien de ce grenier. Demain, peut-être, arriveront ici, par hasard, des personnages aussi intenses que vous et je me dois de les accueillir dignement.

7 - **Moi, je n'ai pas sommeil, dit la Mandoline en regardant autour d'elle. Beau Violon de Bohême, ton histoire m'a émue et je pense à ces deux siècles et demi écoulés comme un rêve. C'était juste une nuit plus longue que d'habitude !**

Maintenant je me réveille et je veux revenir à la vie.

Je rêve de descendre de ce grenier et de regarder à nouveau le monde, ce monde qui a tant changé. Cette ville chargée de prestige et de tristesses est belle. Je veux voir son visage d'aujourd'hui.

Je veux chanter et appeler à l'amour. Je ne suis heureuse que dans les bras de la personne qui sait me faire vibrer.

Je veux renaître !

« « « » » »

A peine la Mandoline finissait-elle de prononcer ces mots que la porte du grenier s'ouvrit. Il faisait jour déjà et une lumière fraîche et timide s'invita.

Une jeune femme entre d'un pas léger et embrasse du regard les objets silencieux qui l'entourent avec bienveillance. Ses mains se portent vers la Mandoline. Elle essaie d'harmoniser les cordes depuis longtemps détendues, puis les effleure de ses doigts délicats. L'instrument frémit.

Elle s'assied sur un vieux fauteuil et fredonne, s'accompagnant du bel instrument italien, une mélodie qui remonte le temps.

- Elle attend son prince ! se dit la Mandoline. Je l'attendrai avec elle, serait-il polonais, français, russe, autrichien, tatar, allemand, ou alors ukrainien !

En ce lieu il passera, car elle l'attend et son destin le sait.

Ce lieu chargé d'histoire attend l'amour !

La jeune femme sort du grenier, tenant la Mandoline dans ses bras, avec tendresse.

La Mandoline se tourne vers le Violon et chuchote, juste avant de s'en aller :

- Ta voix d'or va résonner bientôt et tu sortiras de l'oubli, comme moi, grâce à la Musique.

Tu sais, la Musique, c'est l'Amour même !

Adieu !